

LINGUISTIQUE ET ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR EN ITALIE

Claudia Stancati

Département de Philosophie, Université de Calabre

1 LA FONDATION DE DEUX NOUVELLES REVUES

À la moitié du XIX^e siècle la linguistique est une science à laquelle ses résultats donnent un caractère de plus en plus technique et cumulatif. Même si Schleicher range la linguistique parmi les sciences naturelles, la linguistique qui est désormais installée dans les universités est historique et comparative. L'idée fondamentale de la *Grammatik der romanischen Sprachen* (1836-43) de Diez, qu'on souligne dans l'introduction à la traduction française de l'ouvrage par Gaston Paris, c'est qu'on ne peut pas avoir des recherches linguistiques qui ne s'appuient sur comparaison, phonologie et histoire et, d'une façon ou d'une autre, cette perspective est partagée par des chercheurs qui ont des vues différentes : par Scherer, Sievers et Henri Sweet, par Bréal et son milieu, par Renan lui-même. La linguistique devient peu à peu le modèle des sciences sociales où sa méthode s'impose (Stancati 2009).

L'Italie est à cette époque encore divisée du point de vue politique et donc aussi de celui de l'éducation publique, mais les milieux culturels partagent naturellement les idées nouvelles et en discutent. Vers 1840 environ les articles écrits par Biondelli illustrent en Italie la méthode historique et comparative et ses résultats, en 1850 l'enseignement du sanscrit est institué dans les universités italiennes et dès 1860 de nombreuses traductions mettent à disposition du public italien les ouvrages de Müller, Heyse, Schleicher et Curtius. Toutefois les études italiennes sont très peu connues avant que Ascoli (très apprécié par Curtius en 1869 dans la troisième édition de *Grundzüge der griechischen Etymologie*) devienne célèbre et que Mussafia, qui enseigne à Vienne, publie en allemand ses travaux.

C'est en ce contexte que paraissent les deux premières revues italiennes consacrées aux études linguistiques, la première par le biais de l'étude des langues classiques et la seconde à partir du comparatisme et de la dialectologie, comme le souligne Sebastiano Timpanaro (Timpanaro 2005). Le premier numéro de la *Rivista di filologia e istruzione classica* sort à Turin, édité par Hermann Loescher en juillet 1872, ses directeurs étant un linguiste, Domenico Pezzi et un philologue, Joseph Müller et, quelques mois plus tard, en 1873, Loescher¹ publie le premier numéro de l'*Archivio glottologico italiano* dirigée par Graziadio Ascoli, après la fondation d'une première revue, les *Studi orientali e linguistici*.

Les travaux publiés dans ces deux revues portent sur des questions théoriques fondamentales et les discussions suscitées sont d'une grande importance; en effet les deux périodiques ont été fondés au moment de la naissance des premiers enseignements universitaires de linguistique distincts des enseignements plus proprement philologiques et au moment même de la réorganisation générale des études supérieures et universitaires après l'unification de l'Italie.

Plus de dix ans sont passés depuis l'unification politique, Rome est finalement la capitale de l'Italie, (après Turin et Florence) et dès 1859 la loi Casati a réglé les

¹ Le choix de cet éditeur n'est pas un hasard puisque Loescher est un petit-neveu d'un célèbre éditeur de textes classiques, G. B. Teubner, et sa maison d'édition, qui a déjà édité à cette époque la grammaire latine de Schutz et la grammaire grecque de Curtius, peut assurer la qualité typographique nécessaire à cette sorte de publications.

questions de l'instruction publique. Mais le travail réel de réorganisation des institutions scolaires est encore bien loin d'être accompli, et, surtout, les polémiques suscitées par les travaux de la commission pour la langue nationale, établie en 1868, continuent et les pages des deux revues en portent naturellement les témoignages, la question de la langue nationale étant le pivot des études linguistiques en Italie tout au long des siècles.

Le but des fondateurs de ces revues est de replacer en Italie la recherche dans tous les domaines des études linguistiques et, par conséquent, le travail dans les institutions universitaires et dans les écoles secondaires supérieures, dans le grand courant de la recherche linguistique en Europe. C'est ce qui les amène à s'inspirer de l'Allemagne, non seulement à cause de l'excellence de ses linguistes et de ses philologues classiques mais aussi en raison d'une organisation des études qui fournit une méthode à tous les étudiants et leur permet d'obtenir de grands résultats ou, en tous cas, de collaborer au travail scientifique des plus géniaux.

Les plus importants collaborateurs de ces revues, Ascoli, Joseph Müller, et encore Vigilio Inama, lui aussi professeur à Milan, parlent l'allemand et ont étudié en Allemagne et ont donc l'occasion de connaître directement les auteurs et les textes de la linguistique et de la philologie. Lignana est professeur à Bonn avant d'enseigner à Naples, et Cattaneo et le piémontais Vegetti Ruscalla sont aussi influencés par la culture allemande.

Ascoli, né à Gorizia, professeur de Grammaire comparée et langues orientales à Milan à l'Académie scientifico-littéraire, qui deviendra la Faculté de Lettres et de Philosophie, de 1861 à 1902, est le chef reconnu de l'opposition à l'idée de Manzoni de rendre d'emblée obligatoire dans l'Italie entière la langue parlée à Florence. S'il est vrai, pour Ascoli, que les dialectes sont les traces des langues plus anciennes sur lesquelles s'est greffée peu à peu la langue commune, il est tout autant vrai que tout dialecte en tant que langue parlée est géographiquement borné dans son usage. On ne peut donc ignorer la langue qui s'est formée dans une tradition littéraire mais en Italie cette tradition n'est pas seulement celle de Florence. Il existe, à son avis, une langue littéraire italienne qui ne peut être supplantée par aucun dialecte, qui s'est formée grâce à la tradition, aux apports régionaux les plus divers et par le consentement général, comme l'avaient enseigné à Milan Vincenzo Monti et Carlo Cattaneo. Cette langue est la langue commune des groupes sociaux dominants. C'est ce qu'il y a en Italie de plus semblable au procès de centralisation du pouvoir ou aux changements religieux qui ont créé en France et en Allemagne les langues nationales. Pour Ascoli, on ne peut donc supposer aucun degré zéro de la langue, la science du langage et la tradition poussent, dans le cas de l'Italie, vers l'utilisation de la langue littéraire commune comme la seule qui ait la force et le prestige pour supplanter les paroles locales pour une raison politique (Ascoli 1975).

Sous la direction de Ascoli l'*Archivio glottologico italiano*, où écrivent tous les linguistes italiens de Flecchia à Costantino Nigra², est dès sa parution une des meilleures revues européennes, on y publie des travaux originaux et on s'efforce de découper le domaine propre à la linguistique, d'éclaircir son statut face aux sciences de la nature, d'un côté, et à la philologie et aux autres sciences morales (comme on les appelait à l'époque), de l'autre. Dans la préface au premier numéro de sa nouvelle revue, Ascoli déclare vouloir fonder une école linguistique qui partage les méthodes de la linguistique allemande mais qui en diffère quant à son objet³.

² Pour témoigner la grande influence de cette revue on peut rappeler que, sur suggestion de Ascoli, en 1875 le ministère donne à l'enseignement linguistique le nom de 'Histoire comparée des langues classiques et néolatines'.

³ Ce discours méthodologique eut une grande fortune et contribua à la diffusion de ce type d'études, je pense ici à la fondation à Palerme des *Studi glottologici italiani* (1899-1931).

Le niveau scientifique de la *Rivista di filologia e di istruzione classica* n'est pas aussi élevé que celui de l'*Archivio glottologico italiano*. Domenico Comparetti, Enea Piccolomini, Gerolamo Vitelli qui sont les meilleurs chercheurs entre les collaborateurs de la *Rivista*, n'y travaillent pas de façon assidue. Pezzi, Müller, Inana, Grarizio, Ferrai, qui sont les rédacteurs de la *Rivista*, ne sont pas des philologues qui aient publié des travaux originaux, ils sont plutôt auteurs de manuels scolaires mais ils ont le grand mérite d'avoir porté dans la philologie italienne les découvertes, les idées et les suggestions qui viennent de l'Europe et c'est un travail d'autant plus difficile que la philologie est en Italie bien en retard sur la linguistique (Timpanaro 2005).

En plus, si la linguistique n'est enseignée que dans les Universités, les langues classiques sont enseignées au lycée et il faut donc toujours penser à la façon de tenir en équilibre les deux aspects de la recherche scientifique et de l'enseignement et se préoccuper de la qualité et de l'efficacité des textes scolaires.

C'est pour cette raison que nous consacrerons la deuxième partie de ce travail à l'analyse des premiers numéros de cette revue car on peut y lire la façon dont ce qui se passe dans la recherche scientifique peut être reçu et utilisé dans l'enseignement supérieur. En outre, bien que l'Allemagne reste le pôle scientifique des rédacteurs de la revue, on verra la grande influence que la pensée de Michel Bréal a en Italie par le biais de ses écrits pédagogiques, auxquels il donne lui-même une grande importance :

« de tout temps, les questions de l'enseignement m'ont intéressé au plus haut degré : J'y ai consacré une grande partie de ma vie » (Bréal 1891, p. 10).

2 À L'ÉCOLE DE MICHEL BRÉAL

La *Rivista di filologia e di istruzione classica* se propose de mettre ses lecteurs au courant des études publiées en Europe dans le domaine de la culture classique, des livres ainsi que des revues, mais, plus particulièrement, d'élucider le rôle de l'enseignement linguistique et philologique dans les études secondaires supérieures et universitaires. Les discussions portent sur l'opportunité de réserver la philologie, au sens plus technique du mot, à l'enseignement universitaire pour faire de l'étude des langues classiques un instrument de formation pour les élites du nouvel état. Les méthodes d'enseignement pour ces buts, suivant l'avis de la plupart des collaborateurs de la revue, doivent dépasser l'enseignement rhétorique du latin séparé de celui du grec, ce qui était typique de l'instruction et de la transmission ecclésiastique de la culture classique.

Dans la table des matières du premier volume figurent : 'Linguistique' articulée en 'Linguistique en général et spécialement grecque et latine' et 'Linguistique romane'. La 'Philologie classique' se divise en 'Philologie grecque' et 'Philologie latine', et il y a une section nommée 'Pédagogique'.

Parmi les nombreux comptes-rendus publiés par la *Rivista* il vaut la peine de signaler celui de Domenico Pezzi consacré à la leçon de Bréal sur la grammaire comparée et l'enseignement des langues classiques publié sur la *Revue archéologique* en 1873 (Pezzi 1872a). C'est toujours Domenico Pezzi qui donne des comptes-rendus de Braun, Benloew, Hovelacque et Chavée.

Une large partie des articles traitent de questions concernant la langue grecque, de sa syntaxe, de la façon de l'enseigner au lycée et de la qualité des textes et des dictionnaires qu'on utilise et qui, suivant Oliva et Inama, doivent se servir de toutes les découvertes de la linguistique pour que l'enseignement de cette langue puisse être efficace et rigoureux. C'est Curtius qui est, pour Oliva surtout, l'auteur de référence, et Müller donne des comptes-rendus pleins d'ironie farouche sur les textes scolaires qui ignorent les résultats des recherches de Curtius.

Parmi les articles plus généraux, il vaut la peine de citer « Lingua e dialetto » de Francesco D'Ovidio, philologue et professeur à l'Université de Naples. D'Ovidio est

d'abord d'accord avec Manzoni, mais, dans cet article, il reconnaît que Florence a perdu son rôle et qu'on a attribué aux écrivains des premiers siècles de la langue italienne trop d'autorité sur la langue, une autorité « étrange et énorme ».

« On a confondu - écrit D'Ovidio - le dictionnaire historique de la langue, le dépouillement de tous les écrivains dont les écrits nous sont parvenus, avec le dictionnaire des usages, où à un écrivain on ne peut reconnaître que le rôle de témoin (...) de l'utilisation ordinaire d'un mot à une certaine époque, ou celui de nous faire comprendre d'où est née une expression, laquelle, une fois inventée ou utilisée pour la première fois par cet écrivain, est aussitôt utilisée par tout le monde. On a ainsi oublié que ce qui rend un mot employable ce n'est pas le fait d'être utilisé par un grand homme, mais plutôt le consensus qui s'établit de quelque façon que ce soit parmi les usagers de la langue pour utiliser tel mot pour telle idée » (D'Ovidio 1873, p. 569-570)⁴.

La langue a, à son avis, un rapport nécessaire avec ses dialectes :

« le dialecte n'est pas différent en sa substance de la langue et c'est un préjugé grossier de voir dans le dialecte une chose illégitime, vulgaire, corrompue. La langue doit avoir pour base un ou plusieurs dialectes similaires » (D'Ovidio 1873, p. 576)⁵.

On a une langue qui est celle d'une seule ville là où, comme à Athènes ou à Paris, cette ville est le centre unique de la culture d'un pays. Une langue unique populaire et moderne pour la nouvelle nation italienne ne peut pas être la langue de la seule Florence, en plus, il n'est pas vrai qu'il n'y a aucune unité de la langue, en Italie on a discuté et on s'est compris malgré les différences et récemment, observe D'Ovidio,

« de nos jours on a introduit en Italie des sciences nées ailleurs par exemple la linguistique; on a créé de nouvelles activités, par exemple la vie parlementaire; or, avec cette langue qu'on dit chargée de richesses inutiles et pauvre des vraies richesses, n'avons-nous reproduit les concepts les plus difficiles des sciences étrangères et n'avons-nous réussi à nous comprendre dans les discussions sur toutes sortes d'arguments ? » (D'Ovidio 1873, p. 572)⁶.

Ce qui manque est plutôt, à son avis, « une langue commune fixe pour indiquer les objets de la vie quotidienne ». La langue

« doit être un ensemble de mots qui suffit à exprimer une totalité de rapports d'idées qui peuvent passer entre les individus d'une société qui parle cette langue. Elle est donc un *organisme*, ou elle *est tout ou bien elle n'est rien*. Mais je crains que cet *organisme* ne soit qu'une des nombreuses métaphores dont l'esprit humain est dupe. Certainement la langue c'est quelque chose d'organique face aux formes de la grammaire ou à sa syntaxe, mais quant au lexique (...) les mots n'ont pas entre eux un lien si nécessaire, que, en supprimant beaucoup de ces mots, la langue en reste

⁴ C'est nous qui traduisons : « si confuse il dizionario storico della lingua, lo spoglio di tutti gli scrittori a noi pervenuti, col dizionario dell'uso, nel quale allo scrittore non si può concedere altra parte se non di far testimonianza (...) che una data parola o modo sia usata in quel tempo comunemente, o quella di farci scorgere donde sia nata un'espressione che, inventata o introdotta la prima volta da esso scrittore, diventò poi d'uso comune. Si dimenticò che quel che fa una parola o un modo adoperabile è non già l'esser stato, comechessia usato da un tale, sia pur / grande, ma bensì un consenso comechessia stabilitosi fra quelli che della lingua si servono, un accordo tra loro conclusosi di dare quel nome a quella data idea ».

⁵ «Il dialetto non è nulla di sostanzialmente diverso dalla lingua, ed era un grossolano pregiudizio quello di vedere nel dialetto un non so che d'illegittimo, di triviale, di corrotto. La lingua stessa deve aver per base uno, o almeno più dialetti affini».

⁶ «Si sono introdotte ai di nostri in Italia scienze nate oltralpe, p. es. la linguistica; si sono create attività nuove, esempio la vita parlamentare; or con questa lingua che si dice carica di ricchezza inutile, povera di ricchezza vera, non abbiám riprodotto i più sottili concetti della scienza straniera; e non siam riusciti perfettamente a intenderci nelle nostre pubbliche discussioni sopra soggetti di ogni specie?».

mutilée ou privée d'organicit : elle peut devenir plus pauvre, mais elle reste tout de même une vraie langue! » (D'Ovidio 1873, p. 572-573)⁷ ;

on remarque ici que le mot 'organisme' est pour D'Ovidio chargé des mêmes soupçons exprimés par Bréal qui écrit : « on a appelé le langage un *organisme*, mot creux, mot trompeur » (Bréal 1924, p. 255).

La section pédagogique est pour nous très intéressante car elle renseigne sur les enquêtes relatives à l'éducation scolaire en différentes régions de l'Italie, aux nouveaux enseignements institués dans les universités: de grammaire grecque et de grammaire latine, de lexicographie grecque et latine, d'archéologie et de philologie romane, et on se plaint de ne pas avoir encore d'enseignement du sanscrit.

Une large partie de cette section est occupée par l'article publié en sept parties par Domenico Pezzi intitulé : « Considerazioni sull'istruzione soprattutto classica in Italia (a proposito del recentissimo libro di M. BRÉAL sull'istruzione pubblica in Francia) ».

L'article prend en compte tout le débat qui se déroule en France sur l'éducation publique et les réformes scolaires et Pezzi compare la situation de la France à celle de l'Italie et les mesure face à ce système et aux méthodes qui sont, à son avis largement meilleurs, c'est-à-dire ceux d'Allemagne et de ses institutions d'enseignement supérieur et de recherche universitaire.

Il semble, dit Pezzi que tout le monde en Italie pense de l'enseignement ce que Renan écrit : « de tous les problèmes de notre temps, c'est là le plus important » (Renan 1868, p. V, cité par Pezzi 1872b, p. 9) mais cela n'est pas si vrai.

Le débat en France a été conduit par des intellectuels aussi bien que par des hommes politiques et Pezzi cite : le député Victor de Tracy et l'ouvrage de Ernest Renan, *La réforme intellectuelle et morale*, l'article de Blanchard sur « L'instruction générale en France », celui de Duruy sur « La liberté de l'enseignement supérieur », « L'enseignement supérieur en France » de Hillebrand, « L'enseignement supérieur et la Sorbonne » de Léger, « Les réformes de l'enseignement primaire » de Saint-René Taillander et le « Rapport sur l'organisation et les progrès de l'instruction publique » de 1867, le « Rapport sur les études de langue et littérature grecque en France » de 1868, le « Rapport sur les études de lettres latines etc. » de 1868 ; Pezzi apprécie surtout l'ouvrage de Bréal *Considérations sur l'instruction publique en France*, paru en 1872 et c'est à partir de cet ouvrage que Pezzi conduit toute son argumentation pour démontrer que, si France et Italie ont les mêmes problèmes, on n'a pas en Italie un débat qu'on puisse comparer au débat qui a lieu en France.

La formation de Michel Bréal, qu'il considère comme le fondateur de la mythologie comparée, est reproduite par Pezzi pour la philologie et la linguistique allemande que Bréal introduit en France grâce aussi à sa traduction française de la *Grammaire* de Bopp. Pezzi nous rappelle la netteté et la rigueur de la critique de Bréal face aux faiblesses montrées par son pays en 1870. Bréal bl me la France qui s'attarde au lieu de moderniser son système éducatif :

« l'élève de rhétorique et de philosophie, une fois sorti du coll ge, ne va pas chercher la science, car on ne lui en a pas inspiré le désir, ni même donné l'idée » (Bréal 1872, p. 390, cit  par Pezzi 1872b, p. 13).

⁷ « Un linguaggio fisso comune per denominare alcuni oggetti relativi alla vita familiare ». La lingua « dev'essere un complesso di voci che bastino ad esprimere una totalit  di relazioni ideali che possano occorrere tra gli individui di una societ  che la usa; la   insomma un *organismo*, quindi o   tutto o   nulla. Se non che temo che quest'*organismo* benedetto sia una di quelle tante metafore che sogliono trarre in inganno lo spirito umano. : Certo la lingua   un che di organico rispetto alle forme grammaticali e alla sintassi, ma quanto al lessico (...) i vocaboli non son legati tra loro da un tal vincolo necessario, che, toltine parecchi, la lingua resti mutilata o disorganata : tutt'al pi  resta scemata, impoverita, ma resta lingua davvero! ».

Pezzi rappelle aussi le débat entre Renan et Blerzy dans les pages de la *Revue des deux mondes* où il est question également de la situation italienne de l'analphabétisme et des diplômes 'illusoire'.

Pezzi compare la France et l'Italie où toutes les études ont pour but d'obtenir un diplôme et une formation professionnelle plutôt qu'une formation théorique générale et solide. Bréal s'en prend à ce sujet à Napoléon qui a vu les Facultés de Lettres et de Sciences comme un lieu où fabriquer des enseignants (Bréal 1872, p. 327-328, cité par Pezzi 1872b, p. 16). D'où la grande importance accordée aux examens visant le but applicatif des études universitaires comme les définit Renan :

« une réunion fortuite d'établissements destinés au dressage nécessaire des ouvriers de métier » (Renan 1868, p. 110 cité par Pezzi 1872b, p. 18).

Le remplacement des études classiques par une formation professionnelle est une faute que Pezzi déplore avec Bréal en citant l'exemple des États-Unis où on a créé un enseignement populaire considérable sans instruction supérieure sérieuse et où l'on est ainsi condamné à la médiocrité.

Le deuxième défaut capital de l'enseignement, en France comme en Italie, est la rhétorique, l'excès de mots qui nous dépouillent de la possibilité d'atteindre la réalité. Il s'agit trop souvent d'apprendre par cœur un répertoire de phrases toutes faites pour revêtir la pensée d'autrui d'une sorte de 'moule inévitable' : il faudrait le remplacer, dès le début, par l'attitude d'observation, par la *lesson on objects* qu'on utilise dans les écoles en Amérique, à laquelle devraient faire suite les leçons qui enseigneraient à imaginer, à sentir, à raisonner.

Pezzi pour l'Italie, Bréal pour la France, font remarquer que les auteurs classiques ont plus de place dans les programmes que dans la pratique de l'enseignement. L'enseignement linguistique, pour Pezzi, bien qu'il soit

« trop étendu » utilise des méthodes absolument empiriques et par là « non seulement on n'obtient pas une connaissance théorique des idiomes qui font l'objet d'études si prolongées (...) mais, en général, on n'apprend même pas à comprendre les auteurs grecs les plus simples ni les auteurs latins un peu plus difficiles » (Pezzi 1872b, p. 234).

Pezzi affirme qu'il est nécessaire de consolider la connaissance des lois grammaticales par la traduction de l'italien en latin, puisque les compositions latines lui semblent un exercice rhétorique qui ne lie pas les mots et la pensée et qui coupe le lien entre les différentes connaissances qu'on a assimilées.

L'élève n'apprend pas, dit Pezzi, en citant toujours Bréal, spécialement le chapitre intitulé *Du discours latin et du discours français*, « à chercher et à dire la vérité », mais « à plaider avec chaleur des causes qui ne le touchent point », c'est là étudier le latin « non pour le savoir mais pour l'écrire » (Bréal 1872, p. 246, 228, cité par Pezzi 1872b, p. 236).

C'est ce que Simon dit dans sa Circulaire du Journal Officiel de la république française du 3 octobre 1872, c'est étudier le latin pour le lire, pour le comprendre et non pas pour le parler au lieu qu'on devrait l'étudier comme on étudie les langues vivantes, avec ce que Renan appelle « esprit étroit et formaliste » (Renan 1868, p. 277, cité par Pezzi 1872b, p. 237).

Pezzi pense que ce qu'on n'apprend pas au lycée pourrait être appris à l'Université où il faudrait que le philologue connaisse l'analyse historique et philosophique des langues et des littératures ; il faut se rendre compte que la connaissance d'un moindre phénomène d'ordre phonétique est beaucoup plus importante que ces grands discours en italien ou en latin cousus comme la robe d'Arlequin, ce sont, pour Pezzi, les fruits d'un humanisme bâtard qui se fait des illusions et qui se croit le produit suprême de la philologie (Pezzi 1872b, p. 240).

L'enseignement universitaire ne doit pas être une vulgarisation, mais l'apprentissage d'une méthode, ce que Bréal dit : « il faut que le professeur dans son

cours, recommence les recherches et refasse le travail de l'inventeur, pour mettre ses élèves en état de comprendre les méthodes scientifiques» (Bréal 1872, p. 345-346, cité par Pezzi 1872b, p. 241). On ne peut pas considérer le professeur, dit Pezzi, comme un acteur duquel on peut dire : *saltavit et placuit*.

Toutes les universités devraient être, dit Pezzi, comme les universités allemandes, c'est-à-dire comme Renan décrit le Collège de France, un « laboratoire toujours ouvert où se préparent les découvertes scientifiques » (Renan 1868, p. 106, cité par Pezzi 1872b, p. 242) ou, comme l'École des hautes études dans la vision de Duruy.

Un troisième défaut de l'instruction en Italie comme en France est pour Pezzi l'irrationalité.

Spécialement dans les études linguistiques il est inutile de connaître les caractères les plus généraux d'une série de faits sans en rechercher les causes.

Bien que la grammaire rationnelle de Curtius et celle de Inama aient été introduites depuis longtemps dans les lycées italiens, Pezzi observe que beaucoup de professeurs utilisent encore Bournouf et la grammaire latine de Lhomond dont Bréal écrit qu'il s'agit d'un « recueil de conseils et de recettes pour la traduction (...) il semble que le latin n'existe pas pour lui-même mais pour être traduit en français ou pour traduire le français » ; les principes présentés comme des principes d'ordre ne sont, en réalité, que des prétextes pour traduire une règle et les textes proposés n'ont aucune importance par eux-mêmes. Dans le pays de l'*Émile*, Lhomond vise à un exercice mécanique, « tandis que nous prétendons continuer la saine et forte école de Port Royal, nous suivons en réalité la tradition des Jésuites » (Bréal 1872, p. 173, cité par Pezzi 1872b, p. 313 n.). Et pour Bréal les dictionnaires ne sont pas meilleurs que les grammaires : « l'ordre véritable du sens est continuellement renversé » et ils donnent « le moyen de passer sans effort à travers les mailles du texte » (Bréal 1872, p. 179, 181, cité par Pezzi 1872b, p. 314).

Pezzi pense que dans l'enseignement linguistique, en Italie comme en France, on néglige la connaissance des « lois linguistiques les plus importantes, qui gouvernent les transformations du mot latin au mot italien et au mot français » (Pezzi 1872b, p. 314) comme le dit Bréal « au lieu de chercher dans la grammaire latine les causes de la grammaire française, ils juxtaposent, comme nous l'avons vu, les deux idiomes d'une façon toute empirique, en opposant gallicisme à latinisme » (Bréal 1872, p. 231-232, cité par Pezzi 1872b, p. 314), c'est exactement cette étude 'archéologique' de sa propre langue dont en Allemagne on ne peut se passer.

Ceux qui vont devenir professeurs au lycée, se plaint Pezzi, ne reçoivent pas en Italie une formation fondée sur la grammaire comparée du grec, du latin et de l'italien ; on donne dans les universités des cours d'arabe, de sanscrit et de chinois mais on n'a pas encore un cours spécialisé de latin ni d'autres langues de l'ancienne Italie: les systèmes d'enseignement de ces langues sont « nés à une époque où on ne songeait même pas à la possibilité de la linguistique actuelle » et où les études linguistiques étaient dominées « par des tendances pratiques et rhétoriques » qui empêchent d'entrer « dans les raisons les plus intimes des faits linguistiques » (Pezzi 1872b, p. 316).

Pezzi les appelle « les fonds obscurs de l'empirisme » qui ne nous font apercevoir dans les phénomènes du langage « rien d'autre que le hasard, le caprice, le désordre », et ce sont là des fautes qui entravent aussi l'étude des langues modernes ;

« si on ne ramène pas les faits linguistiques à leurs premiers principes les règles sont trop nombreuses et les exceptions les étouffent et on ne saurait donc dire si l'étude linguistique devient plus ennuyeuse ou plus proluxe » (Pezzi 1872b, p. 317).

Ceux qui ont eu la chance d'écouter des leçons universitaires de grammaire historique comparée peuvent se rendre compte, selon Pezzi, de l'insuffisance des systèmes didactiques utilisés dans les écoles italiennes et de « l'impuissance de la méthode empirique dans l'étude des langues classiques » dans l'enseignement ; il écrit, avec

d'ailleurs beaucoup de rhétorique, « les langues romanes reculent et les germaniques avancent » (Pezzi 1872b, p. 318 et 319).

Il s'agit pour Pezzi d'introduire une méthode rationnelle qui nous montre les causes et les principes des faits linguistiques pour pouvoir rendre moins difficile cette sorte d'étude et pour pouvoir comprendre sans pédanterie les langues classiques, ainsi que notre idiome national. Il faut encore qu'il y ait une uniformité d'enseignement aux différents niveaux, chose pour laquelle Pezzi s'inspire encore de l'école allemande. Il faut substituer

« au concept de hasard et de caprice l'idée de loi et celle de cause toutes les fois où nous le permettent l'état actuel des connaissances linguistiques et l'intelligence des élèves (...) il faut substituer l'ordre au désordre, la science à l'empirisme » (Pezzi 1872b, p. 321 et 322).

Et cette science ici évoquée n'est ni une prétendue doctrine de la faculté de langage, ni la grammaire générale, mais la grammaire comparée et, bien que tous ses résultats ne soient pas encore certains, on dispose en Italie de textes tels que ceux de Boeckel et Curtius qui sont les meilleurs qu'on puisse proposer. Pezzi nous rappelle qu'en France c'est le ministre Simon lui-même qui invite à utiliser ces textes pour « faire la guerre aux procédés mnémoniques », puisque si les idées et les systèmes scientifiques d'où certains manuels scolaires relèvent sont périmés il ne faut pas les perpétuer en continuant à utiliser ces textes (Pezzi 1872b, p. 328)⁸.

L'Italie est pour Pezzi si arriérée qu'on y ignore la différence entre philologie et linguistique et l'on ne parle pas de changements phonétiques mais bien de changements de lettres ! Mais tout le monde sait en Europe que « la linguistique n'est point l'ennemie, mais l'amie et la sœur de la véritable philologie » (Pezzi 1872b, p. 452 et 453).

Pezzi est encore préoccupé du fait qu'une certaine façon d'enseigner les langues ainsi que la philosophie, renforce le dogmatisme naturel de la jeunesse comme l'écrit Bréal :

« on dépense quelquefois chez nous une moitié de sa vie avant d'être enfin mis au point où l'étudiant allemand est naturellement conduit par ses maîtres à vingt-cinq ans » (Bréal 1872, p. 393-394, cité par Pezzi 1872b, p. 438 n.).

Les transformations perpétuelles qui affectent en Italie comme en France l'instruction publique concernent pour Pezzi l'apparence des méthodes plutôt que leur essence et ne touchent pas aux idées, l'école en Italie demeure donc au fond immobile (Pezzi 1872b, p. 439). C'est, d'ailleurs, ce que Bréal pense de la France :

« il ne faut pas oublier que nous sommes le pays le plus rebelle aux vraies réformes, le plus fidèle aux traditions séculaires. Notre histoire est semée de révolutions à la surface (...) et si la Révolution française a étendu à une grande partie de la nation l'éducation qui était autrefois le privilège d'un petit nombre, elle n'a pas eu la force de transformer cette éducation » (Bréal 1872, p. 3, cité par Pezzi 1872b, p. 441).

Il faut donc, selon Pezzi, lutter contre l'empirisme aveugle et une foule de grammairiens misérables et il ne faut pas se laisser conduire par le revanchisme qui pousse, parfois, certains intellectuels français à s'opposer à l'influence allemande⁹. Comme Bréal le sait très bien, il faut toujours éviter de répéter les fautes d'autrui puisqu'il est impossible qu'un seul peuple ait par lui-même l'idée de tous les progrès qui se sont présentés à l'esprit des autres nations. Le langage et les études linguistiques pourront ainsi avoir la fonction d'éducation du genre humain souhaitée par Bréal (Boutan 2000).

⁸ Parmi les traductions que Pezzi cite nous trouvons : Schleicher (traduit par Pezzi), Curtius (traduit par Müller), Bally, Diez.

⁹ Pezzi cite ici Cuvillier-Fleury 1873 et Laprade 1873.

BIBLIOGRAPHIE

SOURCES PRIMAIRES

- ASCOLI, Graziadio Isaia (1975). *Scritti sulla questione della lingua*, Torino, Einaudi.
- BLANCHARD, Émile (1871). « L'instruction générale en France », *Revue des deux mondes* 95, 815-845.
- BOISSIER, Gaston (1868) (1869). « Les réformes de l'enseignement », *Revue des deux mondes* 75, 863-884 ; 82, 904-934.
- BRÉAL, Michel (1872). *Considérations sur l'instruction publique en France*, Paris, Hachette.
- BRÉAL, Michel (1873). « Quelle place doit tenir la grammaire comparée dans l'enseignement classique », *Revue archéologique*, N. S., XIV, vol. 25, 123-135.
- BRÉAL, Michel (1891). *De l'enseignement des langues anciennes. Conférences faites aux étudiants en lettres de la Sorbonne*, Paris, Hachette.
- BLERZY, Henry (1869). « De l'enseignement supérieur en Europe », *Revue des deux mondes* 80, 125-127.
- BRÉAL, Michel (1924⁷). *Essai de sémantique*, Paris, Hachette.
- CUVILLIER-FLEURY, Alfred-Auguste (1873). *La réforme universitaire*, Paris, Deltour.
- D'OVIDIO, Francesco (1873). « Lingua e Dialetto », *Rivista di filologia e d'istruzione classica* 1, 564-593.
- DURUY, Victor (1870). « La liberté de l'enseignement supérieur », *Revue des deux mondes* 85, 736-757.
- HILLEBRAND, Karl. « L'enseignement supérieur en France », *Revue moderne* 46, 589-610.
- LAPRADE, Victor (1873). *L'éducation libérale*, Paris, Didier.
- LÉGER, Louis. « L'enseignement supérieur et la Sorbonne ». *Revue moderne* 50, 259-277.
- RENAN, Ernest (1868). *Questions contemporaines*, Paris, Lévy.
- RENAN, Ernest (1871). *La réforme intellectuelle et morale*, Paris, Lévy.
- TAILLANDIER, René Gaspard Ernest (Saint-René Taillandier) (1870). « Les réformes de l'enseignement primaire », *Revue des deux mondes* 87, 636.
- PEZZI, Domenico (1872a). « La grammatica storico-comparativa e l'insegnamento ginnasiale delle lingue classiche giusta M. BRÉAL », *Rivista di filologia e d'istruzione classica* 1, 552.
- PEZZI, Domenico (1872b). « Considerazioni sull'istruzione soprattutto classica in Italia (a proposito del recentissimo libro di M. BRÉAL sull'istruzione pubblica in Francia) », *Rivista di filologia e d'istruzione classica* I, fasc. 1, 9-23 ; fasc. 5, 225-246 ; fasc. 7, 310-329 ; fasc. 9, 432-456 ; fasc. 12, 584-593.

SOURCES SECONDAIRES

- BOUTAN, Pierre (2000). « Le langage éducateur du genre humain. À propos d'une expression récurrente de Bréal », Bergounioux, Gabriel éd. 2000. *Bréal et le sens de la Sémantique*, Orléans, Presses de l'Université d'Orléans, 61-68.
- STANCATI, Claudia (2009). « Vailati e l'ontologia linguistica degli oggetti della scienza », Pozzoni, Ivan (éd.), *Cent'anni di Giovanni Vailati*, Villasanta (MI) Limina Mentis, 111-134.
- TIMPANARO, Sebastiano (2005). *Sulla linguistica dell'Ottocento*, Bologna, il Mulino.